



## LA FRANCE ET LES ÉTATS-UNIS AU MIROIR DES SÉRIES

*Martin Winckler, entretien avec Sylvie Servoise\**

### FRANCE ET ÉTATS-UNIS : DEUX TYPES DE SÉRIES, DEUX REGARDS SUR LES SÉRIES

199

RAISON PUBLIQUE N° 11 • PUPS • 2009

**Sylvie Servoise :** Les Français semblent plus réticents que les Américains à saluer le mérite des séries télévisées, qu'elles soient nationales ou étrangères : elles paraissent cantonnées par les médias et les chaînes françaises elles-mêmes à un rôle de pur divertissement et peinent à s'imposer aux intellectuels et universitaires comme un objet d'étude sérieux. Que répondez-vous à ces *a priori* ? Ne pensez-vous pas par ailleurs que la situation a évolué depuis quelques années ?

**Martin Winckler :** La situation a évolué sur certains points : les séries sont devenues rentables à la télévision française, qui ne les utilise plus comme bouche-trou, mais les diffuse souvent n'importe comment (TF1) ou en censurant certains épisodes (toujours TF1, mais France 2 l'a fait aussi) et leur contenu (toujours TF1, qui fait dire aux dialogues en version française autre chose que les dialogues originels). Mais ce qui n'a pas changé, c'est le mépris à l'égard des séries et du public. La fiction télé, c'est bon si c'est français et « de qualité » (ou « de prestige »), pas si c'est américain. Par ailleurs, les fictions britanniques ne sont dignes d'être diffusées par les chaînes hertziennes que si elles sont policières et « classiques ». Surtout pas si elles sont contemporaines et critiques par rapport à la société, ou aux médias, ou à la justice, etc. Enfin, quelques « intellectuels » se sont pris d'admiration pour un certain nombre de séries (*24*, *The Soprano*, *Six Feet Under*) sans pour autant comprendre qu'on ne peut pas réduire la production à quelques œuvres. Ça reste très ponctuel et à l'université c'est pareil : des jeunes chercheurs

\* Martin Winckler est romancier et essayiste ; il est actuellement chercheur invité au CREUM (Université de Montréal). Sylvie Servoise est maître de conférences en littérature comparée à l'Université du Maine.





s'intéressent aux téléfictions, mais ils ont du mal à travailler et à faire prendre leur travail au sérieux. De plus, contrairement au cinéma, le médium lui-même, autrement dit les chaînes de télévision, ne soutient pas ce travail critique. Ces chaînes s'intéressent essentiellement aux paillettes (les acteurs), pas du tout aux scénaristes ou au contenu. Qui est tout de même l'essentiel, me semble-t-il.

200

**S.S.** Dans plusieurs de vos articles, et notamment « Obama et Law & Order ?...only in America ! » (2008), vous semblez dresser un parallèle entre l'immobilisme politique et social français et la frilosité des chaînes françaises en matière de séries, aussi bien en ce qui concerne les fictions produites en France que le traitement réservé aux séries américaines les plus engagées (de la non-diffusion à la censure, en passant par la programmation tardive, la piètre qualité du doublage, etc.). Vous relevez plusieurs éléments de démarcation entre les séries françaises et américaines : le scénario occupe dans les secondes un rôle majeur, et c'est autour de lui que s'organise un véritable travail d'équipe, tandis qu'en France règnerait le « chacun pour soi », chaque maillon de la chaîne œuvrant dans un sens qui lui est propre ; les scénaristes et producteurs américains seraient sensibles à la multiplicité des publics, contrairement aux Français qui s'adresseraient invariablement à la célèbre « ménagère de moins de cinquante ans ». Vous interprétez cela comme un « manque de respect » à l'égard du public, par ailleurs perceptible dans la façon dont les chaînes françaises malmènent les séries américaines importées. Vous soulignez également qu'aux États-Unis, « rien n'est sacré qu'on ne puisse le représenter – et, par conséquent, le critiquer », prenant appui notamment sur la série *The West Wing* (À la Maison Blanche) qui met en scène la vie du Président des États-Unis et de ses proches conseillers. Jusqu'à quel point les oppositions que vous relevez à partir de l'analyse des séries (esprit collectif/individualisme ; respect/mépris de la diversité ; absence de sacré/tabou) vous semblent révélatrices des grandes lignes de fracture entre société américaine et société française ?

**M.W.** La rupture ne situe pas tant entre les deux sociétés qu'à l'intérieur de ces deux sociétés, entre les producteurs et les diffuseurs de séries, considérées ou non comme des objets culturels, et leur public. Aux États-Unis, la télévision est privée ; elle n'est pas directement contrôlée par le pouvoir et elle n'est pas là pour le servir. Les producteurs/scénaristes y sont considérés comme des créateurs, au même titre que les cinéastes, les écrivains, les metteurs en scène et auteurs de théâtre, etc. On produit, on écrit pour rencontrer un public qu'on





considère comme exigeant (il a déjà tout vu), intelligent et avide de fictions audacieuses : il suffit de voir l'intérêt suscité par des séries historiques comme *Mad Men* ou *The Tudors*. On produit des spectacles divertissants *et* de qualité. Ce n'est pas incompatible. En France, la télévision a toujours été contrôlée par le pouvoir ou par des entreprises très proches du pouvoir ; elle est considérée comme vulgaire, inculte et stupide (puisqu'aux yeux de ses dirigeants, le public l'est – s'il ne l'était pas, TF1 ou France 2 ne « choisiraient » ce qu'il est bon de diffuser ou non, de dire ou non) ; et les productions ne peuvent pas, pour des raisons d'autocensure interne, émettre la moindre critique sociale ou politique. Sur NBC, chaîne en difficulté à l'heure actuelle, certaines séries comme *30 Rock* ou *Law & Order (New York District)* critiquent sévèrement les activités de la General Electric, qui est propriétaire de la chaîne, et le gouvernement Bush. Il est impensable que des fictions de TF1 se moquent de Bouygues ou que celles de France 2 critiquent la politique du gouvernement Sarkozy.

Ce que les séries américaines nous disent, c'est que les États-Unis, sur le plan de la liberté d'expression et de la critique sociale, ont une télévision bien plus libre que la nôtre, plus respectueuse de son public et moins inféodée au pouvoir. Voyez les prises de position franches de presque tout Hollywood contre Bush et pour Obama, sur l'écran et dans la rue. Avez-vous vu la communauté des acteurs s'exprimer aussi clairement (dans un sens ou dans l'autre) en France au moment des élections ?

Aux États-Unis, pays le plus « commercial » de la planète, on ne parle pas de « ménagère de moins de 50 ans » mais des publics par tranche d'âge. Et dans l'audimat des séries, ces tranches d'âge, ainsi que les autres caractéristiques du public, sont prises en compte. La « ménagère de moins de 50 ans », c'est un concept sexiste. S'il est encore utilisé en France, (l'est-il ?) il témoigne, là aussi, de l'archaïsme des valeurs...

**S.S.** Est-ce un problème qui tient à la télévision française ou à la société française ? Le sens critique que vous voyez à l'œuvre dans les séries américaines ne pourrait-il pas avoir pour objet de compenser ce qui pourrait s'apparenter à une forme de conformisme de la société américaine ?

**M.W.** Je pense que ça tient à la société française, de forme pyramidale, où la télévision occupe la place qui lui est, peu ou prou, assignée par le sommet de la pyramide. Elle décide de ce que le public peut penser, et produit et diffuse des messages « édifiants » à son intention (ça remonte à De Gaulle et ça n'a pas changé depuis, sauf pendant les premières années



de la Gauche, 1981-1986, comme les programmes et leur contenu en témoignent) car elle est contrôlée par l'État. Aux États-Unis, dont la société n'est pas pyramidale mais éclatée – les États sont indépendants de l'État Fédéral, et le revendiquent – l'information est indépendante du pouvoir et la liberté d'expression est une des valeurs fondamentales, ce qu'elle n'est pas en France. La télévision est donc le lieu d'expression de groupes d'opinion et d'auteurs, pas celui du pouvoir. C'est pour ça que vous pouvez avoir en même temps sur la FOX des informations de droite ou d'extrême droite, et des fictions très progressistes avec parfois des discours d'extrême gauche ou franchement anti-gouvernementaux : *House MD (Dr House)*, *Bones*, *Lie to Me*, etc. Les scénaristes, cinéastes et acteurs hollywoodiens, à 95%, votent démocrate et ont soutenu Obama : des articles récents l'ont illustré par le fait que Harper Hill, l'un des acteurs de *CSI : NY (Les Experts Manhattan)* a ouvertement participé à la campagne d'Obama (et dû jongler avec ses horaires de tournage) et que Kal Penn, un comédien satiriste très connu, qui avait un job en or avec la série *House MD*, a demandé à être libéré de son contrat pour aller travailler à la Maison Blanche. Son personnage se suicide dans la série, ce qui a provoqué un choc dans le public. J'ajoute que les scénaristes, acteurs et producteurs américains n'ont jamais caché leurs opinions démocrates quand Bush était au pouvoir et qu'ils étaient même violemment anti-Bush dans leurs fictions. Dans le pays du *Patriot Act*, je ne trouve pas ça très conformiste. Il faut dire qu'aucun scénariste ne se targue de pouvoir à lui seul influencer le public avec ses idées. Ceux que je connais me disent : je ne sais pas ce que pense le public de mes opinions, mais ça n'est pas mon souci. Mon souci, c'est de pouvoir exprimer librement ces opinions. Au public d'en faire ce qu'il veut. Il y a là une humilité que beaucoup d'auteurs français n'ont pas.

Le « conformisme » de la société américaine, je ne le vois pas, tout simplement parce que cette société est extrêmement diverse (il y a tout de même 4,5 fois plus d'Américains que de Français...), très polymorphe, très multi-ethnique et que personne ne peut prétendre l'appréhender dans son ensemble. Et je ne crois pas qu'il soit plus « conformiste » de se sentir Américain que de se sentir Français. Je pense que les Français envient ce sentiment d'appartenance à un pays composite, jeune, que beaucoup d'Américains revendiquent. Mais comment pourraient-ils ne pas l'envier, alors qu'ils font tout pour éteindre les « particularismes », les « communautarismes », bref, les identités ethniques, religieuses, idéologiques dont la diversité même constitue l'Amérique, et produisent ainsi dans la population française une frustration immense, source de



colère et d'agressivité à l'égard du fait d'être français ? Les Américains revendiquent d'être les citoyens d'un pays où l'État ne se mêle pas de leur dicter leur opinion ou de leur interdire d'arborer un signe d'appartenance. En Amérique, on fait bien la différence entre les idées et les actes. Tous les actes ne sont pas autorisés – les lois sont là pour ça. Mais toutes les idées et opinions sont respectables et libres. Quand mes amis américains ont vu la manière dont les politiciens français insultaient les partisans du « Non » à la constitution européenne, ils étaient stupéfaits.

Le regard des Français sur la société américaine est faussé, tant il est focalisé sur ce que les médias français – qui ne s'intéressent qu'aux lieux de pouvoir visibles comme la Maison-Blanche, le Pentagone et ne savent que souligner les défauts et les excès des autres, jamais leurs accomplissements – nous montrent. Que savons-nous du système éducatif américain sinon qu'il est « payant » ? C'est vrai, mais souvent, il est beaucoup plus accessible à des lycéens venus de milieux défavorisés que ne l'est le système français, parce qu'un lycéen qui a des qualités sportives ou intellectuelles peut être enrôlé par une université sans avoir à payer sa scolarité ; cela n'arrive pas chez nous, « égalité des chances » oblige. Et moi qui ai fait médecine, je ne connais pas beaucoup de fils d'ouvriers français qui aient pu s'offrir médecine, alors que je rencontre sans arrêt des médecins américains qui viennent de milieux très modestes, ou d'origine étrangère... alors qu'ils n'avaient pas un sou vaillant.

Le « conformisme » que les Français dénoncent (du haut de leur vanité d'Européens qui méprisent ce qui n'a pas mille ans d'âge, tout comme ils méprisent les Québécois, d'ailleurs), je le vois sans arrêt dans les programmes de télévision française, dans la manière qu'ont les journalistes français de poser toujours les mêmes questions (aux hommes politiques, mais aussi au médecin et à l'écrivain que je suis), dans le refus des universités de s'ouvrir à ceux qui n'ont pas de titres, etc.

En France, le succès public n'est acceptable que s'il est précédé, voire initié, par une critique dont les membres les plus influents se trouvent au sommet de la pyramide sociale. Le succès public spontané, lui, rencontre surtout de la méfiance et du mépris de la part de ces mêmes critiques. Aux États-Unis, les critiques même les plus influents, même les plus célèbres, ne se gênent pas pour dire qu'ils aiment les arts dits « populaires ». Une collection récente de livres de philosophie « Philosophy and Pop Culture » rédigés par des collectifs d'enseignants universitaires, consacre des volumes à *Batman*, aux *Watchmen*, à *House MD*, à *Monk*...

Alors, le conformisme où est-il, vraiment ?





## SÉRIES TÉLÉVISÉES ET ENGAGEMENT POLITIQUE ET SOCIAL

S.S. Si toutes ne sont pas d'égale qualité, nombreuses sont les séries américaines à posséder une valeur documentaire indéniable. D'autres se caractérisent par des prises de position politiques ou sociales affirmées, ce qui amène certains observateurs à parler d'une vocation éducative, au sens large (morale, citoyenne...) des séries télévisées. Partagez-vous ce point de vue ? Quelles sont d'après vous les séries exemplaires en la matière ?

204

M.W. Je dirais que l'immense majorité des « drama » sont extrêmement documentés, parce que précisément, les scénaristes construisent des histoires *pour* décrire des milieux et *à partir* de ces milieux. Les histoires en question, bien sûr, ont vocation à une portée plus large. Mais on ne peut tenir un propos universel si on écrit n'importe quoi sans se référer à une réalité. Même les séries de SF comme *Star Trek* ou *Battlestar Galactica* parlent de sujets sérieux et « documentés » : la guerre, la religion, le racisme, les désastres écologiques, etc. Toutes les séries ambitieuses sont furieusement documentées. Parmi les plus récentes, il y a : *The West Wing*, bien sûr, dont les conseillers au scénario ont anticipé l'élection et les attitudes d'Obama ; *The Wire*, une extraordinaire chronique ancrée dans la réalité sociale et politique de Baltimore ; l'incroyable *Law & Order* et ses spin-offs *Law & Order Special Victims Unit (New York Unité spéciale)* et *Law & Order Criminal Intent (New York Section criminelle)* ; mais aussi *Cold Case*, extraordinaire série historique ; *Without a Trace (FBI : portés disparus)*, qui évoque toutes les franges sociales de l'Amérique ; *Eleventh Hour*, qui parle d'éthique scientifique ; *House MD*, ou *Private Practice*, centrée sur l'éthique médicale ; *Numb3rs*, qui traite de la notion de justice dans un état policier ; *NCIS (Naval Criminal Investigative Service)*, qui prend pour sujet la criminalité dans le monde militaire ; *Army Wives*, qui interroge la place des épouses et époux dans l'armée ; *Mad Men*, dont le sujet est la guerre des sexes et l'avènement du marketing dans les années 60... et j'en passe.

Ces séries traitent de ces thèmes comme l'a fait le cinéma américain « engagé » des années 30 à 70, comme le font la littérature et le théâtre. Avec autant de talent. Les fictions dramatiques de la télévision américaine sont la littérature de tout le monde, une littérature qui n'est pas « réservée » aux seuls « initiés », mais qui parle du monde alentour en termes aussi critiques, aussi cinglants, aussi courageux que la littérature ou le cinéma. Même les comédies (prenez *Scrubs* ou *How I met Your*





*Mother* ou l'hilarante *The Big Bang Theory*), véhiculent souvent une satire sociale extrêmement mordante. Mais tous ceux qui les écrivent allient une énergie et une « pêche » incroyables à une extrême humilité. Ils savent que la diffusion d'une série repose essentiellement sur son succès populaire, et que ce succès n'est pas directement lié à des qualités « artistiques » mesurables. Mais une série d'une extrême qualité peut vivre quinze ou 20 ans (*ER*, *Urgences* en français, la plus grande série médicale à ce jour dans l'histoire de la télévision, et pour longtemps ; *Law & Order*) ; d'autres peuvent s'arrêter au bout de deux saisons (*Pushing Daisies*) ou de quelques épisodes. Quand une série s'arrête, on dit « la série était mauvaise » (quand elle l'est, tout le monde le sait) ou « elle n'a pas trouvé son public » (ça arrive, car la compétition est féroce). Mais jamais on ne dit « le public est stupide ». Parce qu'il ne l'est pas. Et d'abord, il y a *des* publics. En France aussi, d'ailleurs, mais on ne veut pas le reconnaître, parce qu'on refuse toutes les notions « communautaires », « particularistes », etc. et bien sûr on accuse les Américains d'être « individualistes », ce qu'ils ne sont pas du tout au sens où on l'entend en France.

S.S. C'est-à-dire ?

M.W. C'est-à-dire qu'ils seraient égoïstes et soucieux seulement de leur intérêt personnel, aux dépens de l'intérêt général. C'est exactement le contraire. Ils valorisent l'accomplissement personnel, certes, et ce de manière très étrange pour les Français, qui doivent être « adoués » par une autorité supérieure pour avoir une valeur : en France, on n'a pas de valeur parce qu'on a publié quarante livres, on a de la valeur parce qu'on reçoit la Légion d'Honneur ou parce qu'on est reçu à l'Élysée, à l'Académie Française ou (jadis) chez Bernard Pivot. Mais en Amérique l'accomplissement personnel n'est rien s'il ne se double pas d'un partage. Un homme comme Bill Gates, qui met des milliards de sa fortune personnelle dans le financement d'une fondation médicale, ne le fait pas pour « son image », contrairement à ce que les Français disent (il n'en a pas besoin), il le fait parce que la richesse nue n'a pas de sens. Ce qui lui donne du sens, c'est d'en faire profiter les autres. Les acteurs les plus en vue font sans cesse des galas caritatifs sans être payés. Ils paient de leur personne. Ils s'engagent. Ils donnent l'exemple. Ils participent aux activités communautaires au maximum. Mais c'est un mouvement naturel : les activités communautaires, la solidarité économique et professionnelle sont infiniment plus répandues en Amérique qu'en France. Elles commencent dès l'école primaire, et se poursuivent tout au long de la vie. C'est en France qu'on est





« individualiste », pas aux États-Unis. Mais c'est bien compréhensible : les valeurs de l'État français, depuis toujours, n'ont-elles pas consisté à faire disparaître les langues et traditions locales ou à les dénigrer ? Les Français ont beaucoup de mal à critiquer leurs propres icônes, à rappeler par exemple que Napoléon a rétabli l'esclavage et interdit le divorce et qu'il était, selon les critères d'aujourd'hui, un dictateur. Je n'imagine pas une fiction télévisée française critiquant Napoléon, mais tout récemment, *John Adams*, sur HBO, a entrepris une description sans concession et historiquement très solide d'un des pères fondateurs de la Révolution américaine.

La publication récente de la feuille d'impôts des Obama et les réactions qu'elle a suscitées en France et aux États-Unis est à cet égard très significative. Aux États-Unis, on a remarqué 1° qu'il publie sa feuille d'impôt pour donner l'exemple ; 2° qu'il a donné des centaines de milliers de dollars à des œuvres caritatives ; 3° que ses revenus viennent essentiellement des droits d'auteur de ses livres !!! – donc, des lecteurs – et non d'honoraires versés par des entreprises au titre de consultant. En France, on a seulement vu qu'il avait gagné 2,5 millions de dollars en 2008. Mais c'est moins que ce que Michel Houellebecq a reçu il y a quelques années de Hachette en à-valoir (1 million d'euros) pour un livre et un film de portée bien moindre, me semble-t-il, et ce, avant même de les avoir produits... Et ne comparons même pas avec la fortune personnelle de Nicolas Sarkozy, dont nous ne connaissons pas la feuille d'impôts... L'Amérique est un pays dans lequel le candidat élu à la Maison Blanche a financé sa campagne par les dons privés de ses futurs électeurs (il a refusé le financement de l'État), a des revenus liés à ses droits d'auteur et montre ce qu'il a en banque. Je vois là une sorte de réalisation extraordinaire d'idéaux qui sont sans arrêt valorisés dans les fictions américaines.

**S.S.** Ne pourrait-on pas dire que l'attachement à décrire des milieux vise aussi à dégager des axes de différenciation entre les séries, tout comme on peut faire varier les combinaisons entre les profils psychologiques des personnages ? Cela correspondrait alors à une simple recherche de nouveauté. Mais derrière cette recherche, détectez-vous des invariants ? Une volonté de faire passer un message ? Vous insistez sur la dimension critique, mais existe-t-il un engagement plus positif identifiable ?

**M.W.** Bien sûr qu'il y a désir de rechercher de la nouveauté mais encore une fois, il faut se souvenir de la manière dont les séries sont produites. Un scénariste va voir la chaîne et lui propose un thème, un « pitch ».







S'il est accepté, on lui demande un scénario. Puis un épisode pilote. Puis, éventuellement quelques épisodes (six ou treize) qui sont mis à l'antenne. S'ils sont regardés par le public, la chaîne en demande d'autres. Si la série a du succès, la chaîne ne se mêle plus de rien : elle ne veut pas « casser » ce qui marche (un proverbe américain dit : « *If it ain't broke, don't fix it* ». « Si ça marche, n'y touchez pas ».) De sorte qu'une fois à l'antenne, les scénaristes qui ont trouvé leur public peuvent raconter ce qu'ils veulent. Bien sûr, ils écrivent sous contrainte (formelle, horaire, financière, thématique, etc.) mais ça ne veut pas dire qu'ils ne sont pas libres. Et ils ont souvent des thèmes annuels, qu'ils essaient d'explorer en puisant dans la réalité. Il n'y a pas de volonté affichée de faire passer « un message », parce que ça, c'est de l'idéologie à la française. Les scénaristes américains savent que toute fiction est porteuse d'idées – les leurs. Ce qui les préoccupe d'abord, c'est que des gens les regardent. Le message, ensuite, passera de toute manière. Ils font confiance à leur travail, ils font confiance au public. Et ils sont patients, ils travaillent à petits pas. Des fictions comme *Cold Case* ou *Without a Trace* qui abordent respectivement l'histoire du xx<sup>e</sup> siècle et la description des personnages les plus « invisibles » de la société américaine, n'ont pas une ambition démesurée pour chaque épisode, mais des ambitions réalistes, qu'ils essaient d'atteindre à chaque fois. Et ils savent que c'est l'ensemble (plus de 130 épisodes pour *CC*, plus de 150 pour *WAT*) qui compte. Comme vous le savez, on peut s'engager sans le clamer haut et fort et on peut au contraire s'afficher comme un parangon d'engagement et être le plus conformiste des paons de cour. De l'extérieur, je conçois qu'il soit plus difficile d'apprécier l'engagement culturel et politique d'une œuvre qui compte 150 épisodes d'une heure que celui des livres de Bernard-Henry Lévy ou de Michel Houellebecq. Cependant, à mes yeux, ce sont les deux séries populaires qui l'emportent, parce qu'elles sont modestes, obstinées, cohérentes et dénuées de sentiment de supériorité à l'égard de leur public...

S.S. L'ouvrage collectif que vous avez dirigé sur les grandes séries américaines contemporaines s'intitule « Miroirs obscurs ». Que signifie ce titre ? Par ailleurs, ne peut-on pas penser que les séries, outre le fait de refléter la société américaine, anticipent, voire contribuent à préparer certains de ses bouleversements ?

M.W. J'en ai publié plus d'un. *Le Guide Totem des Séries* (Larousse, 1999) était un dictionnaire-panorama. *Les Miroirs de la vie*, un essai qui replaçait la production des séries dans une perspective historique,





culturelle et artistique. *Les Miroirs Obscurs*, qui en est la suite, décrivait quelques exemples choisis de ce que les fictions peuvent véhiculer de plus grave (d'où le titre). Ensuite, *Le Meilleur des Séries* et récemment *L'Année des séries 2008* continuent un travail d'analyse progressif de certaines séries durables (*The Soprano*, *Cold Case* par exemple) et des séries nouvelles (en élargissant à d'autres pays que les États-Unis). Pour ce qui est d'anticiper, il est certain que *The West Wing*, qui faisait élire un candidat démocrate hispanique, ou *24*, avec ses deux présidents afro-américains, et *Commander in Chief* avec Geena Davis en femme-président ont montré que le public était prêt depuis longtemps... En France, le feuilleton *L'état de grâce* était tellement caricatural qu'on pouvait en déduire que la télévision française ne pensait pas le public prêt à avoir une Présidente...

208

#### SÉRIES TÉLÉVISÉES ET LITTÉRATURE

S.S. Récemment, on pouvait lire dans un article du Magazine littéraire consacré au « roman de la Nouvelle Amérique » que ce n'est pas dans la littérature mais dans les productions télévisuelles notamment que les événements du 11 septembre ont été reflétés avec plus d'intensité. Qu'en pensez-vous ?

M.W. Que c'est tout à fait vrai, mais que les « intellectuels » français n'ont vu que le 11-septembre et ne voient pas que *tous* les événements importants, privés ou publics, régionaux ou nationaux, mais de portée générale sont reflétés en temps réel dans un grand nombre de séries. Mais pour le savoir il faut bien connaître et les séries, et la société américaine – et lire les journaux américains, par exemple. Les « intellectuels » français ne le font pas. Cela fait quinze ans que j'écris sur les séries et j'écrivais déjà cela de *ER* ou de *Star Trek the Next Generation* (*Star Trek : la nouvelle génération*) et de *My So-Called Life* dans un livre publié en 1997 : *Les Nouvelles Séries 96-97* (« Huitième Art », Les Belles Lettres). Le 11 septembre est un des éléments de cette « chronique en temps réel » de la société américaine par les séries, et si les Français l'ont vu c'est parce qu'il a eu un écho mondial. Mais depuis les séries ont reflété massivement la guerre en Irak, et l'ont critiquée. Cela, je ne crois pas l'avoir lu dans les articles des journaux français.

S.S. Vous êtes vous-même romancier et l'expression de « littérature en images » pour caractériser les séries apparaît dans l'un de vos articles. Qu'entendez-vous par là ?





M.W. Exactement ça. Les séries ne sont pas du cinéma – elles durent pendant des mois ou des années. Ce n'est pas du théâtre bien que les acteurs jouent le même rôle pendant une très longue période : c'est une chronique, soigneusement écrite, interprétée au fur et à mesure qu'elle est composée. La série est une forme très proche du feuilleton du XIX<sup>e</sup> siècle, inscrite comme lui dans un cadre plus large (le quotidien/la télévision) et qui tient une place de choix pour le public à côté de l'information pure, du jeu, du documentaire, de l'émission de reportage. Et les séries ont la même fonction pour le spectateur que le feuilleton pour le lecteur : elles visent à le fidéliser pour qu'il lise/regarde ce journal/cette chaîne. Ce n'est donc pas nouveau. C'est la forme et le support qui le sont. Et tout comme les feuilletonistes du XIX<sup>e</sup> siècle (aussi bien Balzac en France, que Dickens en Angleterre), les scénaristes de séries parlent de la société qui les entoure. Et ils le font en collectif d'écriture, ce qui donne encore plus de « punch » et d'efficacité aux séries, et avec une documentation très approfondie via des conseillers techniques venant du milieu professionnel décrit. À mes yeux, c'est de la littérature – autrement dit une forme narrative qui cristallise une expérience personnelle, un contenu informatif, des émotions, des idées, un engagement et un regard moral de la société humaine.

### SÉRIES TÉLÉVISÉES ET ÉTHIQUE

S.S. Vous habitez désormais au Québec et avez le projet de développer une « Ecole des soignants » en lien avec le Centre de recherche en éthique de l'Université de Montréal. Un des volets de ce projet porte sur l'éthique dans les séries télévisées américaines. Comment envisagez-vous l'articulation entre éthique du soin et séries ? Que disent des séries comme Urgences ou Docteur House, par ailleurs diffusées en France, sur les valeurs éthiques de la fonction de soignant, que l'on n'entend pas ailleurs ?

M.W. Elles disent... qu'être médecin ne confère aucune supériorité mais beaucoup de responsabilités ; que soigner est difficile ; que les patients attendent souvent plus des médecins que ceux-ci ne peuvent offrir ; que l'éthique d'un médecin réside d'abord dans le fait de se placer du côté de son patient contre les marchands et les manipulateurs, contre l'État, et contre les autres médecins ; que la formation des médecins ne peut pas se faire par l'humiliation des étudiants ; que soigner est





incompatible avec une relation de pouvoir ; que les médecins sont d'autant plus manipulables (par des intérêts très puissants) qu'ils sont à la recherche de pouvoir et de gratification financières ; que les intérêts des patients, ceux des médecins et ceux des institutions sociales sont souvent divergents ou opposés ; que la technologie galopante ne fait pas progresser la santé publique, mais au contraire écarte des soins, en les rendant trop coûteux, ceux qui en ont le plus besoin... etc.

210

Bref, toutes choses dont on ne débat *jamais* dans le monde médical français, qui, le plus souvent, est clivé entre les médecins proches du pouvoir (à Paris, dans les grandes villes, les mandarins des facultés de médecine) et leurs alliés objectifs (les spécialistes les plus « cotés », les plus riches, les plus mercantiles, les plus courtisés par l'industrie pour servir de « leaders d'opinion ») et les médecins qui exercent sur le terrain (le plus souvent, les généralistes de campagne ou de quartiers difficiles et les spécialistes de ville qui ont une pratique « généraliste »). Le simple fait qu'aucune série française médicale, à aucun moment, n'ait abordé ce type de problème de manière sérieuse, descriptive, documentée, critique, est le reflet de ce vide, de cette absence totale de débat dans la société, dans la profession et dans les médias – alors que le grand public, lui, se pose toutes ces questions. Si tel n'était pas le cas, ni *ER*, ni *House MD*, ni *Grey's Anatomy* ne remporteraient pareil succès dans le public. Je pense que ce succès a été annoncé par celui de mon roman *La Maladie de Sachs* en 1998. Le jour où on m'a remis le Livre Inter, on m'a demandé s'il était vrai que j'aimais *Urgences* et j'ai répondu que non seulement j'aimais la série, mais qu'il y avait pour cela des raisons objectives – celles que je viens de décrire – et qui sont aujourd'hui beaucoup plus évidentes pour un grand nombre de gens. J'ai écrit deux romans (*La maladie de Sachs* et *Les Trois Médecins*) en 1998 et 2004. Ils ont tous deux remportés un grand succès, y compris parmi les étudiants. Je pense que tel n'aurait pas été le cas s'ils n'avaient pas aussi fait écho à des préoccupations et des questionnements que ni la littérature, ni le cinéma, ni les fictions télévisées n'abordent couramment en France.

Cela dit, je pense que ce n'est pas spécifique de la santé, qui est un sujet important pour tout le monde. Ni la politique, ni le crime et la police, ni la loi et la justice, ni la famille, ni l'immigration, ni les conditions de travail en entreprise, ni l'armée, ni les prisons, ni l'école, ni l'histoire récente de la France, de l'Occupation aux émeutes en banlieue, en passant par la guerre d'Algérie ou les événements de mai 68, n'ont fait l'objet d'une grande fiction à suivre (un téléfilm, même en deux





parties, ça n'est pas une « série », ni même une « minisérie », c'est juste un film en deux parties...). Aux États-Unis, depuis vingt ans, on a vu *The West Wing*, *The Wire*, *Law & Order*, *Brothers & Sisters*, *The Office*, *Army Wives*, *Oz*, *Profit*, *My So-Called Life*, *Cold Case*, et la liste serait trop longue pour être menée à terme.

Le pire, c'est que la liste est aussi longue en Angleterre... mais que l'embargo intellectuel de la télévision française s'exerce de manière beaucoup plus sélective encore (pour des raisons économiques) sur les séries de la BBC que sur celles provenant d'outre-Atlantique ! Quand verra-t-on une série comme *Bodies* qui dénonce les exactions d'un chirurgien dans un service d'obstétrique ? Ou comme *The Jury*, qui décrit le fonctionnement d'un jury d'assises ? Quand verra-t-on des films britanniques comme le tout récent *The Mark of Cain*, consacré à la torture en Irak, sur une chaîne hertzienne française ?

Ne parlons même pas de consacrer une série à l'armée française, mais rappelons seulement que pour écrire une série qui décrirait ce qui se passe dans un jury d'assises, et qui montrerait les rapports de force entre les jurés d'une part, le président et ses assesseurs d'autre part, il faudrait que des jurés ou des juges le *racontent* à des scénaristes. Ils ne le font pas (il n'y a d'ailleurs pas de roman français récent sur le sujet). Pourquoi ? Parce que les jurés n'osent pas ; et parce que les membres des professions-castes comme la magistrature ne peuvent ou ne veulent pas dénoncer les injustices commises à l'intérieur de leur caste. La France est un pays qui fonctionne en cercles fermés, en milieux clos qui ne communiquent pas avec l'extérieur. Qui ne veulent rien savoir ni rien laisser savoir de ce qu'ils trament.

Il n'est donc pas étonnant que la télévision française tourne, elle aussi, en un cercle fermé. Elle se garde bien d'aller regarder dans les cercles fermés, elle ne produit rien qui puisse être perçu comme une critique de ces autres cercles. Elle ne dit rien parce qu'elle n'a rien à dire.

